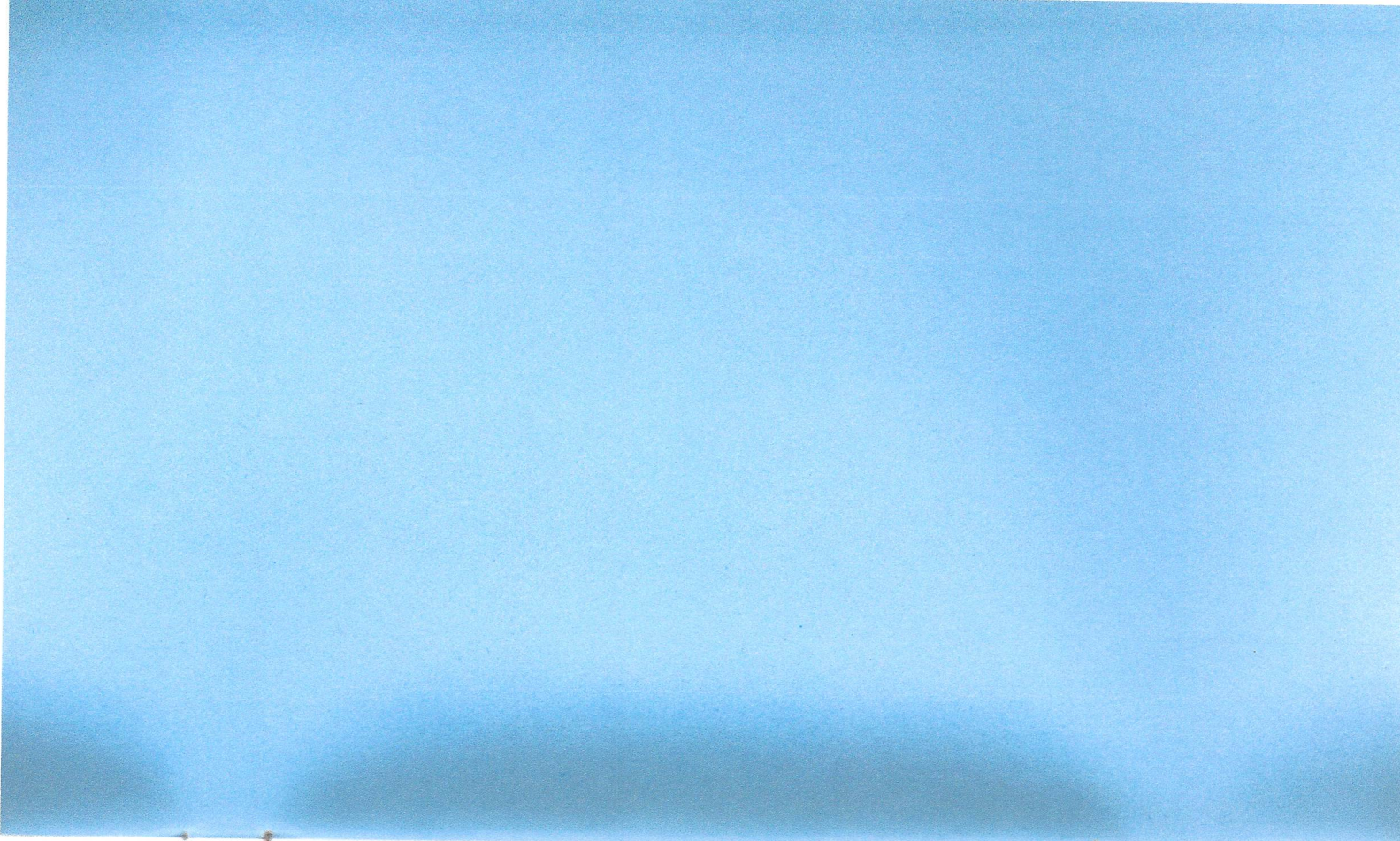


LE
CAHIER
BLEU

NUMERO DEUX





LE
CAHIER
BLEU

NUMERO DEUX

LE 24 JUIN 1994

Le 24 juin 1994

Chers amies et amis,

Avec ce deuxième numéro du Cahier bleu, consacré en grande partie à l'oeuvre majeure de Sri Aurobindo, SAVITRI, nous nous acheminons tout doucement vers notre objectif: une revue dont chaque numéro aura pour thème un aphorisme de Sri Aurobindo.

Nous espérons que cette revue reflètera la largeur et l'universalité que représente l'oeuvre et l'action de Mère et de Sri Aurobindo, et que ces aphorismes éclaireront notre compréhension du chaos, des difficultés ainsi que des merveilles d'un monde en mutation.

Notre troisième numéro du Cahier bleu, toujours dans sa facture actuelle, aura justement pour thème les aphorismes de Sri Aurobindo pour préparer la revue de l'an prochain. Nous vous donnons donc rendez-vous pour le prochain Cahier bleu à la fin octobre 1994.

Bon été!

Louise Myette

LE CAHIER BLEU

Volume 1, numéro 2
le 24 juin 1994

Comité de rédaction:

Nicole Durand, Daniel Gagnon,
Guy Gervais, Guy Lafond,
Louise Myette, Claire Tourigny

Le Cahier bleu

éditions québécoises de l'oeuvre
3507, rue Aylmer
Montréal, Québec
H2X 2B9
(514) 844-3621

entrevue

L'expérience de Chitra Neogy-Tezak

Chitra Neogy-Tezak est née à Calcutta, en Inde. Poète, comédienne, cinéaste, Chitra a étudié l'art dramatique et le cinéma à Londres, en Angleterre. Elle habite New-York depuis 19 ans. Chitra Neogy-Tezak a fondé sa maison de production de film et vidéo KALKI 2000, en 1988, dont l'objectif est de tourner des films originaux sur les problèmes du monde contemporain et sur la vie et la culture de l'Inde. Elle a produit et réalisé un court métrage en 1988: «Woman-Self»; elle termine en ce moment un film «Journey within a Journey».

J'ai connu Chitra récemment à Montréal. Des amis communs nous avaient introduites l'une à l'autre par téléphone. Elle est venue chez moi et nous sommes devenues amies. J'ai appris qu'elle avait connu Mère à l'âge de sept ans et l'avait revue presque tous les ans jusqu'en 1973. Nous avons parlé de ses vacances annuelles à Pondichéry et j'ai pensé partager avec vous nos conversations.

L.M.

«Ma mère devait avoir vingt ans quand elle a vu Mère à Pondichéry, pour la première fois, ensuite elle y amena mon père...

Mes parents avaient l'habitude d'aller chaque année à l'Ashram durant les vacances. Une année, ma mère décida de m'emmener avec elle pour voir Mère. J'avais sept ans. Après que ma mère eut un darshan de Mère, elle sortit en pleurant, -ma mère était très émue-, elle est venue me chercher pour voir Mère. Mon regard a croisé celui de Mère très rapidement et je me suis enfuie... je n'aime pas employer le mot pouvoir, mais ma réaction à la présence de Mère fut si forte que je ne pouvais rester... Elle demanda à des gens d'aller me chercher -je crois que c'était Champakal ou Pranab, je ne me souviens plus très bien. À ce moment, les rencontres se passaient au Terrain de Jeu, et je me rappelle avoir traversé à la course le Terrain de Jeu... Ils m'ont attrapée et m'ont amenée vers Mère; ils posèrent ma tête sur ses genoux... je n'avais pas le choix, ils me tenaient bien... Elle souriait. Elle a mis ses mains sur ma tête et me caressa la tête.. c'était une sensation très étrange. Tout se calma, il n'y avait plus de peur, je sentis seulement l'énergie de ses mains traverser ma tête et mon corps. Il y avait comme une large concentration, une paix incroyable et une grande tranquillité. Je ne pouvais pas le formuler à cet âge, mais c'est comme cela que je me le rappelle maintenant. Je n'ai pas encore les mots pour exprimer cela, mais j'avais le sentiment que quelque chose entrait en moi. Elle avait vraiment tenu ma tête en faisant une pression... J'ai toujours eu l'impression que ce moment de la première rencontre avait changé le cours de ma vie, parce que quand je regarde en arrière, tout ce que j'ai dû traverser, toutes les difficultés, c'est sans aucun doute grâce à son aide.

Depuis ce jour, quand c'est trop difficile, je l'appelle, et si je suis réceptive, je me rappelle ses mains sur ma tête, je retrouve l'expérience de mes sept ans.

Quand on est enfant, on ne pense pas vraiment vivre une expérience, mais je sentais cette paix. Chaque matin, quand nous étions à Pondichéry, durant l'été, Mère venait au

balcon à 6 heures, et ma mère n'avait jamais besoin de me réveiller parce que je courrais pour la voir... ainsi à chaque fois qu'elle jouait au tennis, je voulais toujours la voir... Je pensais toujours à elle. Il y avait le sens d'un amour si beau à l'intérieur de moi, c'était très simple, très doux, et je n'ose dire: "Oh! j'ai vu la lumière!", mais c'était cela, dans un sens, je l'ai vue...

Plusieurs personnes m'ont demandé si j'avais des souvenirs de la personne physique de Mère... peut-être quand je la voyais jouer au tennis. Quand je la voyais dans sa chambre ou au Terrain de jeu, je ne voyais jamais une forme physique, c'était toujours comme un être translucide. Je n'ai jamais eu de conversation avec Mère. J'avais l'habitude d'aller la voir et je me souviens quand j'étais avec elle, je peignais des lotus... chaque année, j'étais devant elle et je peignais ces lotus flottant sur l'eau et je les lui donnais. Elle semblait les aimer et elle les gardait toujours avec elle. Elle avait l'habitude de me donner des noms différents. Elle a dit un jour que j'étais la Grâce, une fois Savitri, très très doucement. C'était surtout une conversation intérieure à chaque fois que je la voyais.

Auroville

J'ai vécu pendant un an à Auroville, je me suis bâti une petite maison très simple. À ce moment, il y avait peut-être quinze personnes à Auroville, c'était le commencement, en 1970; je ne savais pas pourquoi je voulais vivre à Auroville, d'une certaine façon, c'était très dur, d'une autre façon extraordinaire. J'ai eu des expériences très spéciales. Une fois, j'ai eu le sentiment étrange que je perdais complètement la raison. Je suis allée à l'Ashram et je me suis confiée à une amie qui me conseilla d'aller au Guest House, de prendre un bain et d'écrire un mot à Mère... Je lui répondis: «Je ne peux pas écrire, je ne peux pas bouger...» mais j'ai écrit ce mot. Cette amie est revenue et elle m'a donné une note de Mère qui disait: "Je suis certaine que beaucoup de personnes traversent cela en ce moment... La force de la conscience agissant puissamment, les personnes plus sensibles sont touchées par cela." Elle a dit aussi que je ne perdrais pas la raison, que je

devrais prendre un rickshaw, me promener au bord de la mer, manger et dormir, et Elle m'a donné un très beau mantra, que je répète depuis cette journée.

Je n'étais pas une ashramite, mais mes parents avaient l'habitude d'aller très souvent à l'Ashram et tous les connaissaient. Il y avait beaucoup de Neogy, de la famille de mon père, qui étaient très près de Sri Aurobindo et Mère. Un de mes oncles a dirigé le Centre Sri Aurobindo à Calcutta, alors comme la famille était très connue à l'Ashram, de cette façon j'étais bien acceptée, même enfant. Quand j'ai grandi, j'étais une sorte de rebelle. Et quand je suis revenue d'Angleterre, j'avais pris des distances, ce qui se manifestait par ma façon de me vêtir et mon comportement. Cette façon de vivre dérangeait certaines personnes à l'Ashram. J'avais cependant un merveilleux ami, Ambu, le professeur d'Hatha-yoga. Ambu avait vécu à l'Ashram presque toute sa vie, il avait bien connu Sri Aurobindo, il était le genre de sadhak très libre et sauvage, dans un sens, mais son amour pour Mère et Sri Aurobindo était incroyable et j'ai toujours vu cela en lui. Il m'aimait beaucoup, quand il me voyait il me disait: «Ne t'inquiète pas, tu es l'enfant de Mère».

Mère savait que j'allais étudier en Angleterre et que je poursuivrais le travail au cinéma, elle m'a donné sa bénédiction et m'a dit: «Travaille».

La dernière fois que j'ai vu Mère, c'était au commencement de l'année 1973... c'était très beau, bien sûr elle était très très fragile, sa tête était fortement penchée vers l'avant. Elle ne voyait presque personne, mais je suis montée chez elle, et ce fut merveilleux. Elle me regarda pendant un long moment, et elle me fit un magnifique sourire et me donna une rose rouge, ce fut extraordinaire.

Quand je suis venue aux États-Unis, j'étais si près de Mère et de Sri Aurobindo, je venais de vivre pendant un an à Auroville, alors ce fut une énorme transition dans un sens, et dans l'autre sens c'était assez extraordinaire. Une amie est venue me chercher à l'aéroport et elle m'a ramenée à la ville - je ne sais pas si vous avez vu New-York la nuit, mais il y a ces

grilles d'où sort la vapeur, c'est incroyable, j'ai demandé à mon amie: "Qu'est-ce que c'est?". Elle m'a dit: "C'est la vapeur qui vient d'en dessous". Et pour moi c'était incroyable, c'était comme si une sorte de vie venait de la terre. Je lui ai demandé d'arrêter la voiture. Et avant qu'elle puisse me dire «ne fais pas cela» j'avais enlevé mes souliers et je marchais sur cela, c'était tout rouge, alors j'ai brûlé mes pieds. Ce fut la première sensation que j'ai eue de New-York... ces bouches d'aération en cuivre... elles ressemblaient à des lunes d'argent et j'ai pensé: «Mon Dieu, je suis sur le terrain de Kali.» J'ai aimé immédiatement New-York. Depuis que je suis enfant, j'ai eu une dévotion pour la déesse Kali. Pour moi, c'est l'aspect féminin du Divin, je crois qu'elle est là pour détruire l'ignorance, mais elle détruit pour créer.

À mon arrivée, je me sentais quand même très seule à New-York et j'ai voulu retrouver l'ambiance de spiritualité indienne. J'ai donc fréquenté plusieurs centres, j'ai ainsi rencontré Muktananda, Swami Chittananda, Chimmoy, Rajneesh... je ne sais plus, mais tous ceux qui étaient là et il y en avait beaucoup. C'était beau, l'encens brûlait... Il y avait toujours cette dévotion indienne, mais je ne me sentais jamais tout à fait à l'aise. Je me souviens du premier darshan avec Muktananda, c'était très beau. La première fois que je l'ai rencontré, c'était à Bombay, à son Ashram de Ganeshpuri, avant qu'il ne vienne aux États-Unis, avant qu'il ne soit bien connu. J'étais en route pour les États-Unis, venant d'Auroville, des amis étaient des disciples de Muktananda, ils m'ont amené avec eux, c'était très intéressant parce que j'ai touché ses pieds et il a dit: «Oh! vous venez de Mère». C'était la première chose qu'il m'a dite, je l'ai regardé et il a dit: «Bien, restez quelques jours.» Je suis allé dans la chambre de méditation et là, j'ai vu les photos de Mère et de Sri Aurobindo.

J'ai vu tous ces maîtres, ces yogis, encore une fois tout cela était très beau, il y avait cette pureté, cette force et une grande paix. Pour moi, c'était en même temps trop facile, trop simple, et je ne retrouvais pas cette impression de largeur que j'ai toujours sentie avec Mère. Quand je voyais ces personnes, c'était agréable et très sympathique... il y avait un état paisible, beaucoup d'énergie, mais je voyais toujours leurs formes

physiques et ce n'est pas l'expérience que j'avais eue avec Mère. Même si je les aime, je lis leurs livres, qui parlent de l'amour, du détachement et tout cela, c'est très beau, mais ce n'est pas pour moi, je ne retrouve pas le sens des paroles de Sri Aurobindo. Ce que Sri Aurobindo a exprimé, la réalité du corps physique. La réalité du corps, la beauté de cela, de pouvoir le transformer, de réaliser cela, de travailler avec lui, de le développer, la réalité de la substance qui peut être transformée est la chose la plus merveilleuse, parce que la vie est encore belle et la vie est un processus. Cette possibilité est pour moi la chose la plus extraordinaire, -la fuite et cette montée de la kundalini, ces états nirvaniques et ces expériences spirituelles merveilleuses...- et puis le moment où l'expérience disparaît, il n'y a plus rien. Alors quelle est la raison de ces extases si rien ne peut être intégré avec tout? Ce doit être ici, à travers la faiblesse, la grossièreté, à travers tout -ce n'est pas ailleurs, ce doit être ici, ce doit être une partie du tout, bon, mauvais... L'extase doit venir dans le travail, dans la vie, et cela c'est la vérité de la Grâce, je crois.

Chaque fois que je vais en Inde, aussi souvent que je le peux, quand j'ai tourné le film «Journey», par exemple, même si c'est pour une journée, je vais à Pondichéry. Je vais à l'hôtel ou au guest house, je prends un bain et je vais tout droit au Samadhi, à la chambre de Sri Aurobindo et si je peux à la chambre de Mère et ensuite je vais à Auroville et je m'assois dans la chambre du Matrimandir et puis je repars.

Les gens disent: «Mère et Sri Aurobindo sont partis, qui est le disciple, qui continue?» et je réponds: «Leur travail continue, c'est cela l'avenir... et puis on m'objecte: «Il n'y a pas assez de personnes qui connaissent Mère et Sri Aurobindo, on entend parler de Muktananda, de Rajneesh...». Mais Mère et Sri Aurobindo c'est très différent, encore une fois ce sont des personnes complexes, ce ne sont pas des personnages à sensation, ils ne cherchaient pas les miracles, alors leur cas n'est pas si simple. Le travail, je crois se fait et d'une façon très anonyme, très peu apparente, mais d'une manière très concentrée, le mot transformation est trop fort - mais je crois que cette conscience supramentale est vivante et travaille partout, mais encore une fois, c'est quelque chose que nous ne

voions pas, je crois que c'est très solide, très tranquille et très rapide.

Je pense souvent que Mère a voulu que je sois à New-York pour une raison spécifique; quelquefois je me dis que je vais devenir folle ici, et je me demande pourquoi je suis ici... Bien sûr, New-York est merveilleux, pour plusieurs raisons, New-York est comme le terrain brûlant de Kali, c'est vraiment ce que c'est. On danse avec la mort, c'est vraiment cela. Quand les gens disent «Oh mon dieu, je ne veux pas aller là... je ne dis pas que j'aime toujours être ici, quelquefois c'est trop. Tu vois la mort. C'est un peu comme Calcutta, tu vois cette pauvreté incroyable et des choses extraordinaires de beauté, la laideur et la beauté. Ça c'est une autre réalité. Il y a probablement plusieurs raisons pour que je sois à New-York, je ne sais pas pourquoi elle me garde ici. Elle sait.

Savitri

Je connaissais la légende de *savitri* depuis mon enfance. Je m'identifiais toujours avec *savitri*, pour moi cette femme était une idole... Je rêvais souvent à devenir une femme aussi forte qui pouvait tout vaincre, même la mort. La première fois que j'ai lu le *Savitri* de Sri Aurobindo, j'avais dix-sept ans, et je n'ai pas vraiment compris, mais j'ai continué à lire et à relire *savitri* au cours des années, petit à petit il y avait des choses que je comprenais, d'autres auxquelles je pouvais m'identifier sans comprendre, à chaque fois que je le relisais, c'était une expérience. Et puis peu à peu, j'en suis venue à lire une ou deux pages à la fois.

Quand je suis arrivée à New-York, je marchais dans la rue, une femme de l'autre côté de la rue est venue vers moi et m'a demandé si je connaissais Mère et Sri Aurobindo, j'ai répondu «pourquoi me demandez-vous cela?», elle a enchaîné: «j'ai senti quelque chose», j'étais ébahie et j'ai répondu: «Oui, je viens d'arriver de Pondichéry.» Elle s'appelait Cyril et elle avait bien connu Mère. C'était juste avant le 15 août. Elle m'embrassa et elle me demanda: «Aimeriez-vous faire quelque chose pour l'anniversaire de Sri Aurobindo?», je lui répondis que j'aimerais lire des textes de *Savitri*. «Très bien, dit-elle, je

vais tout organiser.» Cela s'est fait sous le dôme de la très belle cathédrale St John The Divine, il y avait environ 200 personnes assis en cercle. J'ai lu pendant environ deux heures des extraits de *Savitri* jusqu'à un a joué de la flûte. Les gens étaient très silencieux et plusieurs avaient des larmes aux yeux... Ce fut ma première entrée à New-York. Il y a dix-huit ans de cela.

Savitri, le poème, la légende, Sri Aurobindo l'a travaillé et retravaillé sans cesse. C'est une entreprise extraordinaire. Chaque fois que je lis *Savitri*, c'est comme si je le vivais. Il y a des moments où je deviens si intense que je peux pas continuer à le lire. Je crois que je peux dire qu'intellectuellement, esthétiquement, émotivement, spirituellement, tout dans *Savitri* est devenu une partie de ma vie. Je le sens comme une partie de moi. Je me souviens une fois quand j'ai vu Mère, elle avait dit quelque chose que je n'avais pas compris, elle avait dit «Tu es *Savitri*, tu vas faire *Savitri*» très bas, très bas. Je ne sais pas si quelqu'un l'a entendue, je n'en ai jamais parlé, mais je crois que c'était après cette rencontre que j'ai commencé à lire le *Savitri* de Sri Aurobindo.

à propos de Savitri de Sri Aurobindo

La légende de Satyavan et Savitri

La légende de Satyavan et Savitri est présentée dans le Mahabharata comme une histoire d'amour conjugal conquérant la mort. Mais ainsi que l'indiquent de nombreux détails, cette légende est, sous l'anecdote humaine, l'un des nombreux mythes symboliques du cycle védique. Satyavan est l'âme qui porte en elle la divine vérité d'être, mais est descendue dans les serres de la mort et de l'ignorance; Savitri est le Verbe Divin, la fille du Soleil, la déesse de la suprême Vérité qui descend et naît pour sauver; Aswapati, le Seigneur du Cheval, son père humain, est le Seigneur de la Tapasya, l'énergie concentrée de l'effort spirituel qui nous aide à nous élever des plans mortels aux plans immortels; Dyumnatsena, le Seigneur des Armées de Lumière, père de Satyavan, est le Mental Divin frappé ici de cécité, perdant son céleste royaume de vision et, par là même, son royaume de gloire. Toutefois, il ne s'agit pas seulement d'une allégorie, les personnages ne sont pas des qualités personnifiées, mais des incarnations ou des émanations de Forces vivantes et conscientes avec lesquelles nous pouvons concrètement entrer en contact et qui revêtent des corps humains pour aider l'homme et lui montrer le chemin qui va de son état mortel à une conscience divine et une vie immortelle.

Sri Aurobindo

Extrait d'une lettre à propos de Savitri (1947)

Nulle part dans Savitri ai-je écrit quoi que ce soit par souci du pittoresque ou par recherche d'effet rhétorique; ce que je tente partout dans ce poème, c'est d'exprimer exactement une chose vue, une chose sentie ou vécue; si, par exemple, je me permets un passage ou un vers chargé d'images très fortes, ce n'est pas pour satisfaire une complaisance, mais bien plutôt parce que la vision ou l'expérience porte cette charge, ou tout au moins ce que j'en perçois. Quand l'expression m'est donnée, je dois juger, non par le raisonnement ou par l'exercice de quelque règle poétique, mais par un sentiment intuitif, s'il s'agit d'une expression juste; sinon, je dois la changer et continuer à la changer jusqu'au moment où je reçoive l'inspiration absolument parfaite et la transcription exacte de celle-ci; je ne dois jamais me satisfaire d'un à peu près ou d'une transcription imparfaite, même si cela relève d'une poésie valable quel que soit le genre. Voilà ce que j'ai tenté de faire. Le lecteur ou le critique jugera par lui-même si j'ai réussi ou non; mais s'il n'a rien vu, rien compris, il ne s'ensuit pas que son jugement défavorable soit valable ou compétent, il se peut qu'il en arrive à son verdict, non parce qu'il n'y a rien à voir, rien à comprendre, non parce qu'il s'agit dans le poème d'une matière prétentieuse, ou d'une ineptie théorique, ou d'une image maladroite, mais parce qu'il n'a pas le talent suffisant pour voir ou comprendre. Savitri est la transcription

¹ SRI AUROBINDO, SAVITRI, passages traduits par la Mère, Sri Aurobindo Ashram, 1993

d'une vision, d'une expérience qui n'est pas courante et qui est souvent fort éloignée de la vision et de l'expérience du commun des mortels. Vous ne devez pas vous attendre à une appréciation ou à une compréhension de la masse des lecteurs, ou même d'un certain nombre, à la première lecture; comme je l'ai indiqué, un nouveau genre de poésie mystique exige un élargissement de la conscience et du sens esthétique. De plus, s'il s'agit là vraiment d'un nouveau genre, il faut s'attendre à l'emploi d'une technique nouvelle, peut-être pas absolument originale, mais renouvelée tout au moins dans ses matériaux; les règles, alors, les canons, les modèles anciens ne sont plus pertinents. (Il est évident que, dans le cas de la poésie de Whitman par exemple, vous ne pouvez appliquer les principes techniques propres à la métrique établie de la poésie traditionnelle- il en va ainsi également pour la poésie moderne.) Il faut tâcher de reconnaître ce qui constitue l'essentiel de la poésie et voir si cela est sauvegardé dans la nouvelle forme poétique, de voir si la nouvelle technique se justifie par la création d'une beauté et d'une perfection nouvelles; pour cela il faut exercer une certaine liberté d'esprit en regard des conventions si l'on tient à ce que son jugement soit vraiment objectif et pertinent.

Sri Aurobindo

Sri Aurobindo, *Savitri*, Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, 1973, pp. 794-795.
Traduction de Guy Lalond.

La découverte de Savitri

C'est avec Satprem que l'aventure a pris pour moi tout son sens. Je parle, bien sûr, de *L'Aventure de la conscience*. C'est dans ce livre que j'ai fait connaissance avec Sri Aurobindo, l'«homme aux ailes de neige». J'avais l'impression de découvrir la porte du soleil, que mes paupières se tendaient sur d'autres yeux, que mes rivières allaient trouver l'océan. Mais, pour moi, les citations étaient le sommet du livre: ces vers qui, de temps à autre, se détachaient du texte et scintillaient seuls de leur propre lumière. Car la poésie de Sri Aurobindo est un verbe VIVANT: elle AGIT directement sur tous les niveaux de l'être, même sur le corps. Je n'étais pas encore capable de comprendre la profondeur de mon éblouissement; je savais que ces vers, qui, même traduits, gardaient encore une vibration de flamme, étaient tirés d'une épopée de sept cents pages intitulée *Savitri*. Moi qui pensais avoir «lu tous les livres», j'avais du mal à croire à l'existence d'une oeuvre aussi fabuleuse. J'ai dû me rendre à l'évidence quand le gros livre, décoré du lotus de Sri Aurobindo, est arrivé dans ma boîte aux lettres en août 1992.

J'ai commencé par palper le livre, je l'ai serré un long moment contre mon coeur, et puis je l'ai ouvert à la première page et j'ai eu le CHOC des lignes d'ouverture dans leur version originale:

It was the hour before the Gods awake.
Across the path of the divine Event
The huge foreboding mind of Night, alone
In her unlit temple of eternity,
Lay stretched immobile upon Silence' marge.

Le silence. Je n'en avais jamais palpé de plus formidable. Il est venu sur moi comme une colonne de force et ne m'a plus quittée depuis.

Je me suis installée avec le livre. Et un cahier, plusieurs crayons et mon gros Webster's. Je n'ai rien décidé, rien débilité. La traduction a commencé toute seule dès le premier jour. Et le travail «underground» a commencé en moi dès la première nuit.

Je me suis retrouvée sur une sorte de plancher-radeau en dérive dans un cosmos disparate et baroque. Il y avait de tout en vrac, des roches flottantes, des chutes d'eau, des gravats, des bouts de tuyau, des vieux pneus, des végétations débridées, en haut, en bas, partout, ciel et terre mêlé-mêlé. J'avais sur mon radeau tout un matériel d'art pour écoliers, des craies de cire aux couleurs crues, du papier-construction, de la plastiline, des pastilles d'aquarelle. Et tout ce que j'écrivais-dessinais était reproduit devant moi sur un écran du ciel, en un trait d'un bleu surréel qui, à tout moment, S'IRRADIAIT D'OR. Et tout l'espace était rempli par une voix de femme qui chantait, une seule voix nue, absolument pure, irrésistible, et qui chantait pour moi, sur une seule note, toujours les mêmes mots:

«COME TO ME»

Come to me. Il n'est pas POSSIBLE de résister à cela. Depuis ce jour et cette nuit, ma vie est habitée, dirigée, irriguée, illuminée, comblée par *Savitri*. Toutes mes journées sans exception commencent par la lecture et la traduction de quelques vers. Souvent, l'un de ces vers se détache de l'ensemble et devient mon mantra de la journée. Et la nuit... Depuis août 1992, mes nuits sont devenues des «stages de formation intensive», et mes rêves sont sous l'influence directe de Mère et de Sri Aurobindo. Je les note parfois quand ce me semble absolument nécessaire. Mais j'écris le moins possible, je suis affamée de silence. Comme si le silence était le cocon où je dois perdre toute forme avant de pouvoir être remise au monde.

Je n'en suis qu'au commencement du chemin. (Plus précisément, je n'en suis qu'à la page 170 de *Savitri*) Je sens toujours sur moi cette formidable colonne de force et tous les jours, je demande au silence d'ENTRER EN MOI. Je conçois bien l'énormité d'une pareille prière: exaucée maintenant, avec mon crâne bouché et tous mes noeuds de résistance, je serais pulvérisée sur place. Mais je ne suis pas pressée. J'ai l'éternité pour moi.

Claire Tourigny

Janvier 1994

Savitri

Une idée fut semée dans le vide sans fond,
Un sens naquit dans les profondeurs noires,
Un souvenir frémit au coeur du Temps
Comme une âme longtemps morte que l'on poussait à vivre:
Mais l'amnésie qui succède à la chute
Avait effacé les tablettes chargées du passé,
Et il fallait tout rebâtir ce qui était détruit,
Une ancienne expérience émergeait à nouveau.
Tout peut se faire si le doigt de Dieu est là.
Peu à peu, un espoir qui à peine osait être
Pénétra la nuit en son flegme désolé.
Comme si dans un monde étranger mendait
Avec l'instinct d'une grâce incertaine,
Orpheline chassée qui cherchait sa demeure,
Une merveille errante sans endroit pour vivre,
Dans un repil lointain du ciel parvint
Le faible appel d'un long geste-miracle.
Le frisson continu d'un doigt transfigurant
Vint à bout de l'inerte noire quiétude:
L'étonnement et la beauté bouleversèrent les champs de Dieu.
La touche errante d'une pâle lueur enchantée,
Allumée sur les bords d'un instant défaillant
Fixa d'un panneau d'or et d'un gond opalin
Une porte de rêve entrouverte au mystère.
Un angle lumineux, fenêtre de secrets
Força les yeux aveugles du monde à s'ouvrir.
La nuit faillit, glissa comme un manteau
Tombé du corps d'un dieu gisant.

Puis la blême fissure qui semblait d'abord
Pouvoir filtrer à peine un filet de soleils
Déversa la révélation et la flamme.
Le signe bref revint là-haut, perpétuel.
Enchantement des transcendances inatteintes,
Iridescente du lustre de l'invisible
Message de l'impérissable Lumière inconnue
Embrasée à la frange vibrante de la création,
L'aube étendit son nimbe aux teintes fastueuses
Et enfouit sa semence de gloire dans les heures.
Visiteur d'un instant, le dieu resplendit:
Aux minces confins de la vie la Vision s'arrêta un moment
Et fit miroiter le front méditant de la terre.
Interprétant une beauté et une joie obscures
En des hiéroglyphes de couleur au sens mystique,
Il écrivit les lignes d'un mythe signifiant,
Racontant la grandeur d'aubes spirituelles,
Un code flamboyant sur la page du ciel.
Ce jour, l'épiphanie fut presque révélée
dont nos pensées et nos espoirs sont signes vacillants;
De la cible invisible une solitaire splendeur
Faillit se projeter sur l'opaque Néant.
De nouveau, les Vastes vides furent troublés par un pas;
Le coeur de l'infini, un Visage au calme exaltique
Sépara les éternelles paupières qui ouvrent le ciel;
Des lointaines félicités, une Forme semblait venir.
Ambassadrice entre l'éternel et le changement,
L'omnisciente Déesse surplomba l'étendue
Qui enrobe la course fatale des étoiles
Et vit l'espace apprêté pour ses pieds.
Elle n'eut qu'un regard pour son soleil voilé,

Puis, pensive, entreprit sa tâche impérissable
La terre sentit de près la venue de l'immortelle:
La Nature en éveil entendit son passage,
L'immensité tourna vers elle son oeil sans limite,
Et, dispersé sur les gouffres clos, son sourire
Lumineux enflamma le silence des mondes.
Tout devint consécration et rite.
L'air était un lien vibrant de la terre au ciel;
Hymne aux larges ailes, un vent hiérophante
Monta puis disparut sur l'autel des collines;
Les hauts rameaux priaient dans un ciel dévoilé.
Là où notre ignorance mi-allumée longe les gouffres
Sur le giron muet de la terre ambiguë
Là où reste inconnu même le pas qui nous précède,
Là où la Vérité siège au sombre versant du doute,
Sur cet inquiet et précaire champ de peine
Déployé sous un vaste regard indifférent,
Impartial témoin de nos joies et douleurs,
Le rayon féconda notre sol prosterné.
Là encore, la vision et la lueur prophètes
Puis le souffle divin, tari, se retira,
Indésiré, enfui du domaine mortel.
Une attente sacrée persista dans sa trace,
Culte d'une Présence et d'un Pouvoir trop purs
Pour tenir dans des coeurs condamnés à mourir,
La prescience d'une merveilleuse naissance à venir.
La lumière de Dieu ne peut rester qu'un temps:
Illuminant la vision humaine la beauté spirituelle
Revêt de son mystère et de sa passion le masque de la Matière
Et dilapide l'éternité sur un battement de Temps.
Comme lorsqu'une âme aborde le seuil de la naissance,

Joignant le temps mortel à la Pénitence,
Flamme divine enfouie dans la crypte de la Matière,
Son lustre fuit aux pailiers de l'inconscient,
Ainsi l'éclat fugace de ce feu magique
Fondit dans la lumière de l'air coutumier.
Le message tari, la messagère déclina.
L'Unique voix, le Pouvoir sans compare,
Retira dans un monde lointain et caché
La merveille et la teinte du céleste rayon:
Elle n'avait plus d'yeux pour notre finitude.
La beauté excessive naturelle aux Dieux
Ne pouvait plus se réclamer à des yeux temporels;
D'un réel trop mystique pour loger dans l'espace,
Son corps de gloire fut chassé du ciel:
La merveille et la rareté avaient cessé de vivre.
Il restait la lumière commune au jour terrestre.
Affranchie du répit de la fatigue,
De nouveau, la rumeur hâtive de la Vie
Poursuivit les cycles de sa quête aveuglée.
Tous se précipitèrent dans leurs invariables gestes quotidiens;
Les mille peuples de la terre et des arbres
Obéissaient à l'impulsion imprévoyante de l'instant,
Et, dans ces lieux, leur guide au mental incertain,
Seul à scruter la face voilée du futur,
L'homme souleva le fardeau de son destin.

de l'Agenda de Mère ...

Savitri

L'Agenda de Mère nous a révélé surtout l'expérience d'un être qui transgresse toutes les lois humaines, dont la vie est soutenue par un ordre intérieur, sans compromis. *L'Agenda* nous raconte aussi le rapport de Mère avec le monde de cette époque (1950-1973), ses problèmes politiques, les guerres, la jeunesse de '68... tout prend un sens à la lumière de son large regard. Mais ce qui domine toujours tout au long de ces treize volumes, de ces vingt-trois années, c'est cette complicité, cette re-connaissance de l'action et de l'oeuvre de Sri Aurobindo. C'est ainsi que Mère entreprend la traduction des oeuvres de Sri Aurobindo, plus spécifiquement de Savitri, non seulement pour en faire profiter un plus large public, mais surtout pour aller plus profondément au coeur de l'expérience de Sri Aurobindo. D'autant plus que *Savitri*, c'est aussi le périples de Mère, sa grande aventure de la transparence du corps: «... Dans *Savitri*, Sri Aurobindo a passé par tous les mondes et il se trouve que je suis cela sans le savoir, alors je suis cette description de *Savitri* sans savoir l'ordre des mondes...¹»

À la lecture de *Savitri*, Mère s'étonne de retrouver ses propres expériences dans le récit de Sri Aurobindo, ses expériences passées et présentes. Cette oeuvre de Sri Aurobindo est certainement l'expression la plus juste de ce combat sans fin que Mère livre à la mort. «Ce qui est remarquable, dit Mère, [parce que je l'ai vu] il [Sri Aurobindo] a changé Savitri: il le changeait à mesure que son expérience

changeait. C'était évidemment l'expression constante de son expérience... Le souffle de prophétie révélatrice est extraordinaire. C'est d'une puissance extraordinaire... C'est un travail admirable?²»

Dans *Savitri*, Sri Aurobindo «entre dans une région toute différente, c'est tellement au-dessus de la pensée! C'est une vision constante, Ça ne se pense pas... c'est plein, tout le contenu est là, c'est vivant...³»

Même en 1970, après avoir vécu de multiples expériences, Mère redécouvre *Savitri* : «... c'est curieux, la première fois que je l'ai lu, c'était une révélation, ça se tenait parfaitement bien d'un bout à l'autre et j'avais l'impression que j'avais compris (et j'avais compris quelque chose). La seconde fois que je l'ai lu, j'ai dit: "Mais ce n'est pas la même chose que j'ai lu." Et ça se tenait, ça faisait un tout, et j'avais compris autre chose. Et puis, ces temps derniers quand je l'isais, à chaque passage je me disais: "Comme c'est nouveau et comme il y a là-dedans les choses que j'ai trouvées depuis." Et encore aujourd'hui c'est comme cela, c'est comme si je le l'isais pour la première fois et ça me met en rapport avec les choses que je viens de trouver... C'est un livre miraculeux...⁴»

C'est en 1962 que Mère décide de traduire *Savitri*, non pas pour une publication, mais pour être en contact plus étroit avec cette oeuvre de Sri Aurobindo: «Je fixerai d'abord, c'est-à-dire comment Sri Aurobindo l'a dit en anglais, avec des mots français. Puis je verrai si, SANS CHANGER, ça vient, c'est-à-dire si c'est sa même inspiration qui vient en français. Ce sera une occupation intéressante. Si je fais une, deux lignes, trois lignes par jour, c'est tout ce qu'il me faut; je passerai une heure

tous les jours comme cela. Je n'ai pas la moindre idée. Tout ce que je sais, c'est que j'ai une grande joie à être dans cette lumière là-haut. C'est une lumière supramentale. Une lumière supramentale de beauté, n'est-ce pas, esthétique. Et très très harmonieuse...5»

L'année suivante, Mère dit: «Comme je m'y attendais, c'est une expérience plutôt intéressante... J'avais remarqué, quand je le lissais, qu'il y avait une sorte de compréhension absolue, c'est-à-dire que ça ne peut être ni ça, ni ça -c'est Ça, Ça vient et ça s'impose. Et c'est là-dessus que je me suis basée en me disant: "Quand je vais le traduire, ça viendra comme ça", et c'est venu comme ça. Je prends le texte ligne par ligne, vers par vers, et avec la résolution (pas personnelle) de traduire vers par vers, sans me soucier le moins du monde du point de vue littéraire, mais en donnant l'expression la plus claire possible de ce qu'il a voulu dire. Ça vient d'une façon à la fois exclusive et positive -c'est très intéressant. Il n'y pas ce mental qui oscille toujours- "Est-ce que c'est ça? Est-ce que c'est comme ça?... C'est comme ça." Et alors dans certains cas (pas du tout au point de vue littéraire ni même son; pas le son ni rien, mais le sens), c'est Sri Aurobindo lui-même qui suggère un mot. C'est comme s'il me disait: Est-ce que ça n'est pas plus français, ça? Simplement, je suis la machine à noter. Ça va avec une rapidité fantastique, c'est-à-dire qu'en dix minutes, je fais dix vers. Et dans tout cela, trois ou quatre fois seulement, il y a une ou deux possibilités différentes, que je note immédiatement... La difficulté, c'est d'écrire, parce qu'il y a une matérialisation entre la vision et l'écriture; il faut que la Force fasse mouvoir la main et le crayon, et il y a une toute petite... encore une toute petite résistance 6.»

Voici quelques extraits du Livre XI, Chant I,
traduits par Mère:

«Même si une force hostile s'accrochait à son règne
Et réclamait la souveraineté perpétuelle de ses droits
Même si l'homme refusait sa haute destinée spirituelle,
La Vérité secrète des choses triompherait quand même.
Car dans la marche du Temps qui accomplit tout
L'heure de la Volonté transcendante doit venir:
Tout tourne et remonte vers sa fin prédestinée
Suivant le cours inévitablement fixé de la Nature
Décrété depuis le commencement des mondes
Dans l'essence profonde des choses créées:



«Et même de la multitude une réponse viendra
Elle supportera la splendeur de la pression divine
Et son choc impétueux aux portes invisibles.
Une passion plus céleste soulèvera la vie des hommes,
Leur mental participera à l'ineffable rayon,
Leur cœur sentira l'extase et le feu,
Les corps sur la terre seront conscients d'une âme;
Les esclaves de la mort briseront leurs chaînes,
De simples hommes deviendront des êtres spirituels
Et verront l'éveil de la divinité muette.



«Ainsi s'ouvrira la terre à la divinité

Et les natures ordinaires sentiront le vaste soulèvement,
Les actes ordinaires s'illumineront du rayon de l'Esprit

Et elle découvrira le divin dans les choses ordinaires.

La nature vivra pour manifester le Dieu secret,

L'Esprit s'emparrera du jeu humain,

La vie terrestre deviendra la vie divine.»



Le moment prophétique couvrit l'espace sans limite

Et sema au cœur du Temps pressé

La lumière de diamant de la paix de l'Éternel,

La semence pourpre de la félicité de Dieu;

Un éclat du regard de l'Amour immortel tomba



Un pouvoir se pencha, une joie trouva sa demeure.

Embrassant la grande terre, une béatitude infinie attendait.

¹ Agenda de Mère, tome IV, 21-12-63

² *Ibid*, tome II, 23-09-61

³ *Ibid*, tome IV, 15-02-63

⁴ *Ibid*, tome XI, 10-06-70

⁵ *Ibid*, tome III, 18-09-62

⁶ *Ibid*, tome IV, 31-01-63

carnet de lecture

Future poetry, Sri Aurobindo

Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, 1953, 307 p.

Celui qui s'étonnera qu'un homme aussi voué à la révolution spirituelle de l'humanité se soit intéressé si profondément à la chose poétique et à la découverte des rouages de ce mystérieux instrument, sans doute possède-t-il une notion de la poésie qui repose sur la seule base littéraire.

Jusqu'à la dernière minute, dit-on, Sri Aurobindo a travaillé à la rédaction de son poème *Saviri*, après avoir rédigé des centaines de lettres de conseils et d'analyse pour ses disciples et amis poètes, non sans des raisons profondes dont on trouvera la justification à la lecture de *Future Poetry*. On pourra ainsi découvrir avec lui que la poésie est une manifestation d'une conscience sans limite qui transcende toutes les formes et variations relatives aux cultures, aux époques et aux modes.

Le mot-clef de cet essai inattendu sous la plume d'un yogi n'est autre que «vision». Ainsi la poésie, un art qui aurait au long des siècles servi les fins les plus nobles et les plus égocentriques, serait la voie royale qui conduit au Parmasse: la vision de l'âme et l'expression de l'âme en un seul et unique mouvement.

La langue allemande utilisait le mot «dichtung» qui provient du verbe «dichten»-concentrer, charger-pour exprimer

ce que nous entendons par le mot poésie, qui serait donc le verbe plein, jusqu'à la limite (le grec ancien donnait à *poien* le sens de « chose bien faite par excellence) et c'est ainsi que nous le fait entendre Sri Aurobindo dans *Future Poetry*. Réservoir de l'âme, la poésie se présente donc aux hommes comme un moyen, un art par lequel on peut saisir une intensité, une perfection sans limite, puisque la vision poétique permet une prise directe sur l'infini - si l'on peut concevoir que l'infini puisse être perceptible - et une traduction, une transmission de l'infini.

Le poète, le visionnaire, peut se mettre en harmonie avec l'âme universelle et concentrer sa vision dans une forme dont la perfection ne tient qu'à son adéquation à la vision pure. Et si Sri Aurobindo a consacré sa vie à la poésie c'est que le poème lui permettait de nous donner une image sensible, émouvante de la vision ultime qui l'habitait, de la joie, de la force et la lumière qui recouvrent de multiples formes sous l'impulsion du pouvoir créateur.

La poésie de l'avenir aurait donc deux caractéristiques; de ne plus s'abreuver d'une eau quelconque, mais à la source dorée qui coule au fond de l'homme cosmique, et de se manifester en des formes sonores qui permettent au lecteur d'être saisi directement par le rythme et la puissance de ses flots.

Inspiration, beauté et plaisir, les trois puissances qui soutiennent l'expression poétique dans l'invisible et qui, aussi, se manifestent au travers des mots, des sons et des rythmes, ne prendront pas dans la poésie de l'avenir l'aspect chatoyant d'une maîtrise technique élevée à son plus haut niveau, mais elles auront un pouvoir d'action sensible sur l'âme, l'esprit et le

corps du lecteur. Une poésie où l'image sera réalité et non plus représentation. Car Sri Aurobindo entrevoyait que la parole poétique puisse redécouvrir des pouvoirs cachés, oubliés, mis de côté par une utilisation plus factuelle du langage; pouvoirs qui rapprochent la poésie du mantra en éveillant cette qualité de conviction ou de matérialisation des concepts et des émotions plus directement. À la limite, on doit comprendre que la vision du poète prendrait une forme concrète, puisqu'entre le son des mots, la matrice des mots et le concept ou l'émotion éveillée, il n'y aurait plus guère d'interférence. Le sens agirait sur le lecteur sans recours aux intermédiaires logiques, culturels, psychologiques ou autres. Ceux qui lisent Savitri perçoivent un jour ou l'autre ce que cela veut dire; ils le perçoivent dans leur corps directement.

Une telle révolution n'est donc étrangère ni à l'homme politique ni à l'homme spirituel qu'était Sri Aurobindo. On pourrait donc dire, parodiant Raymond Abellio, qu'il n'y a pas de problème de la poésie mais problème de l'homme poète. La nouvelle poésie repose sur la capacité des écrivains à se transcender afin de devenir des voyants et des artistes éveillés et conscients des puissances du verbe. Une telle ascèse n'est pas nouvelle, car de tout temps la poésie fut le mode d'expression des êtres inspirés qui parlaient au nom des dieux. Et même chez les profanes, la poésie nous a toujours donné accès à la psyché, à des niveaux d'intensité plus ou moins soutenue. La révolution c'est que le poète vivra sa vision: il l'exprimera dans une multiplicité de formes et d'expression avec une vitalité enchanteresse.

Guy Gervais

L'Agenda de Mère (1951-1973)
Institut de Recherches évolutives, Paris

L'Agenda de Mère c'est l'aventure d'un corps sur la terre, le corps de Mère, corps physique qui résiste obstinément, corps dont la substance est quetté par la destruction, corps de tous, corps universel, corps qui doit aller jusqu'au bout de son travail de transformation, qui se détache, qui n'est encore ni ceci ni cela, corps qui petit à petit doit réaliser une surhumanité, corps appreni qui veut devenir le surhomme, corps de Mère qui ouvre la voie, qui fore le passage inédit pour l'humanité, corps si empêtré dans le mensonge, soumis à des lois physiques inexorables, corps dont tous les pores suent de peur, corps immobile et réfractaire et pourtant si volontaire, si désireux de la présence divine, corps enfoui sous les couches des choses morales, des sentiments, de la psychologie, corps pétri de mort, corps qui navigue tous feux éteints dans les nuits du mensonge, qui lutte et qui espère, qui pourtant sait à chaque millième de seconde, corps qui voit, corps qui a goûté à quelques instants de lumière divine, corps qui connaît la loi d'absolue vérité en lui, qui a vu et a senti en action la suprême Connaissance en lui, corps de Mère qui continument, perpétuellement, nuit et jour, depuis qu'il est né, depuis l'âge de vingt-quatre ans surtout et jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, n'a voulu que ça, n'a pas eu d'autre intérêt dans la vie, n'a pas oublié une minute que c'était ça qu'il voulait, corps traité à coups de poings sur le dur chemin, corps qui n'oublie pas un instant que tous les corps sont son corps... alors, quand il a compris au milieu de ses larmes, ce corps commence à rire, il ne se plaint plus de ceci ou de cela, il ne

s'offusque plus, il ne s'impatiente plus, il rit de lui-même, il n'a plus mal, il est sous l'emprise de la Grâce, il laisse intervenir le pouvoir supérieur et il rit, tous ces maux sont si drôles tout à coup, il rit de lui-même le corps et cela lui fait grand bien, le corps ne désire plus rien d'autre que cette coulée d'or du Suprême en lui, il veut s'y consacrer entièrement, intégralement, totalement, dans l'amour, il veut entreindre toutes les lois physiques contraignantes, le corps veut dépasser les causes et les effets, il veut sortir de ce petit cercle empêcheur de tourner en rond, il veut, il veut de tout son être, il veut tellement se donner sans réserve au Suprême, le corps de Mère n'a qu'une volonté absolue, intégrale, la volonté de la réalisation supramentale, corps qui s'abandonne, corps qui ne croit plus aux réalités concrètes si solides, si compactes, aux réalités si établies qui font les maladies et les maux de tous les jours, corps qui coûte que coûte prend la résolution de vivre sous le gouvernement instantané du Divin, corps de Mère qui garde la vraie conscience à chaque instant, corps qui veut le miracle perpétuel de la conscience divine en lui et qui se détache de la conscience ordinaire, corps en marche, corps qui parle, corps qui traverse de sa trajectoire lumineuse les treize volumes de l'Agenda et que l'on veut suivre pas à pas, instant après instant, dans le nouveau chemin de découverte, corps et parole de vérité à chaque page, à chaque ligne, une vérité nue, sans fabrication aucune, sans appareil, révélation lumineuse, donnée en toute simplicité sur le vif, voix ancestrale, voix haute et claire, comme une source vive.

Daniel Gagnon

Le Cahier Bleu

éditions québécoises de l'Oeuvre
3507 rue Aymer
Montréal, Québec
H2X 2B9